HAL
open science

L'affaire Dominici, un révélateur d'une certaine ruralité française des années 50

Dominique Lejeune

▶ To cite this version:

Dominique Lejeune. L'affaire Dominici, un révélateur d'une certaine ruralité française des années 50. Licence. Université ouverte de Besançon, France. 2022, pp.27. halshs-03613843

HAL Id: halshs-03613843
https://shs.hal.science/halshs-03613843

Submitted on 18 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

L'affaire Dominici,

un révélateur d'une certaine ruralité française des années 50

mercredi 16 mars 2022, à Besançon, de 18h à 19h30
dans le cadre des mercredis des savoirs à partager

par Dominique Lejeune, Prof Dr Dr

Dans la nuit du 4 au 5 août 1952, la famille anglaise Drummond est assassinée à Lurs, Basses-Alpes, depuis 1970 Alpes de Haute-Provence. Ses trois membres (Jack, le père, âgé de 61 ans, et sa deuxième femme, Anne, plus jeune de 13 ans, et Elizabeth, leur fille de dix ans) **bivouaquent** auprès de leur petit break Hillman **1** et au bord de la RN96, **très passante pour l'époque** car elle permet de remonter et descendre la vallée de la Durance. Elle a d'ailleurs joué un rôle stratégique dans l'offensive américaine de 1944, soutenue par de nombreux résistants.

L'affaire est une énigme policière, qui demeure entière, sept décennies après. Elle a abouti à **une condamnation à mort, sans preuves**. Toutefois, **cette conférence ne sera pas une conférence policière, événementielle** : voyez mon sous-titre, « un révélateur »…

Plan du texte long, que j'adresse sur demande (Domilejeun@aol.com)

Une affaire, deux familles
Choc des cultures
Un surgissement rural
La France est encore largement rurale
Les mutations rurales des années 50
Les contraires : études de cas

[1] Minx Mark V Break, immatriculé NNK686. Groupe Rootes. Modèle lancé en 1951. Usine près de Coventry. Acheté neuf, ce véhicule modeste est pratique : porte arrière à deux battants, banquette arrière démontable, etc. C'est Anne qui conduit. La famille n'a pas de tente. Vert amande.

UNE AFFAIRE, DEUX FAMILLES

L'assassinat s'est produit **au bord Est, caillouteux et inconfortable, de la route**, sur le **domaine public**, mais non loin (175 mètres) d'une **petite ferme, exploitée par la famille Dominici**, qui va, par la mise en accusation de Gaston, le « patriarche », donner son nom à l' « affaire » **Dominici**. Cette « affaire » occupe **les « unes »** de 1952 à 1954. **Plusieurs films** par la suite, celui de Claude Bernard-Aubert **2**, avec Jean Gabin dans le rôle de Gaston, est de 1973, et sans doute le meilleur.

À cause de la **canicule**, dès l'arrêt de la voiture, peu avant 20 heures, les Anglaises, mère et fille, viennent chercher de l'eau à la ferme Dominici. La famille Drummond est peut-être déjà venue une première fois quelques jours ou quelques heures auparavant. **Deux familles** sont concernées dans cette affaire, les trois victimes, qui composent une famille réduite, et la famille Dominici, au contraire **pléthorique** et dans laquelle journalistes et lecteurs se perdent quelque peu au début de l'affaire. Le retranchement farouche des Provençaux devant toute intrusion étrangère peut être symbolisé par le dicton provençal « **Qui se mêle, rien ne démêle** ». L'affaire Dominici est un **révélateur d'une certaine ruralité française à l'orée des années 50**.

Cette ruralité française est **provençale, familiale, patriarcale** (la femme de Gaston, *la Sardine*, est écrasée dans une totale soumission), **nimbée des souvenirs de la Résistance, toute proche, mais insérée dans le contexte de la Guerre froide**. Cette ruralité est noyée dans **les maladresses et les médiocrités de l'enquête, de l'instruction et des** procès, ainsi que des récits journalistiques. Tout cela choque beaucoup les journalistes et l'opinion publique **britanniques**, qui moquent les Provençaux, ce qui provoque la protestation, à la Chambre des députés, du représentant des Basses-Alpes ! Les Britanniques sont, de surcroît, irrités de la brutale explosion d'anglophilie larmoyante en France : un meurtre d'enfant, le massacre d'une famille d'un pays allié ! L'année suivante, ce sera de la néerlandophilie, à cause des dramatiques inondations des Pays-Bas. Les Britanniques sont d'autant plus choqués qu'on va apprendre vite l'anglophobie de Gaston Dominici, née de l'école et des livres d'histoire (Jeanne d'Arc…) et son américanophobie communiste. La presse britannique sera, en outre, **horrifiée par le manque de tenue des participants** au procès, policiers, magistrats, jurés, témoins, envoyés spéciaux et avocats, qui boivent, mangent et jouent aux cartes ensemble, ce qui constitue une présomption de « forfaiture » en France et un délit d' « outrage à la Cour » en Grande-Bretagne.

---

2 Pseudonyme de Claude Ogrel, 1930-2018. Titre simple, *L'Affaire Dominici,* Gaston : Jean Gabin ; Gustave : Victor Lanoux (c'est son premier grand rôle) ; le commissaire : Paul Crauchet ; Zézé : Gérard Depardieu ; Paul Maillet : Jacques Rispal. **Un téléfilm, beaucoup moins sérieux, a été réalisé en 2003** par Pierre Bouton (même titre) : Gaston : Michel Serrault ; le commissaire : Michel Blanc.

La famille Dominici, famille de la *provincia romana*, **vire à l'antique** avec le drame de **l'opposition entre le père**, Gaston, **et ses fils**, Gustave, d'ailleurs inquiété pour non-assistance à personne en danger (et il fera deux mois de prison) **3**, et Clovis. Les fils accusent le père du meurtre devant les policiers, les juges et l'opinion publique. En conséquence la famille se divise en deux blocs inégaux, le groupe des frères et sœurs de la Grand-Terre étant dirigé par une femme, Yvette. Les journaux et l'opinion publique locale jouent le rôle du **chœur antique**. Au procès, Gaston et Clovis s'invectivent et Clovis a un mauvais rictus quand son père parle.

Il faut d'emblée préciser que **le lien entre la Justice, mise au premier plan par l'épuration, et la Famille**, thème essentiel depuis la fin des années trente (cf. Violette Nozière), est placée au cœur des préoccupations de la magistrature, de la presse et de l'opinion depuis 1949 par **l'affaire Marie Besnard** et les rebondissements de cette dernière s'entrelacent avec ceux de l'affaire Dominici. Marie Besnard (1896-1980), née Davaillaud, est « l'empoisonneuse », « la damnée de Loudun » (Vienne), car elle est accusée de s'être attaquée de la pire façon à la sacro-sainte Famille. Elle est en effet accusée **d'avoir empoisonné, à l'arsenic, une douzaine de membres de sa famille**. Protestant de son innocence et bien défendue, elle est l'héroïne de **trois procès** (1949, 1954 et 1961), pour être finalement acquittée lors du troisième. L'affaire a été largement **médiatisée** et a passionné la France, d'autant plus que beaucoup de femmes peuvent s'identifier à cette provinciale au physique banal et au comportement exemplaire en prison.

CHOC DES CULTURES

Revenons à l'affaire Dominici. **L'enquête et la** reconstitution**, confiées au commissaire Edmond Sébeille et au juge d'instruction Roger Périès, sont très mal faites**, à la différence des constatations médicales opérées par le Dr Henri Dragon : aucun périmètre de sécurité n'a été délimité, aucune empreinte n'est exploitable, des objets ont disparu, etc. Les autopsies sont assez sommaires et le rapport d'autopsie est très peu utilisé par la Justice. **Sébeille se bâtit un scénario et n'en démord plus**. D'ailleurs **le mobile du crime est peu évident** et l'affaire est **compliquée par la personnalité de Sir Eric Drummond**, savant nutritionniste anobli **4**, **peut-être membre des services secrets**, en tout cas cadre supérieur d'une société d'industrie chimique. Services secrets ? Un soupçon basé sur ses nombreux voyages, sans rapport avec l'alimentation, l'affectation de ce réformé à la zone d'occupation britannique en Autriche, la proximité de Lurs avec

[3] La formule juridique est un peu différente à l'époque.
[4] Il vient notamment d'inventer des menus et des aliments pour parer aux carences nutritives des Britanniques pendant la Deuxième Guerre mondiale.

l'usine chimique de Saint-Auban. La francophile petite famille Drummond n'est peut-être pas une honnête petite famille anglaise venue passer des vacances en France… **Espionnage industriel ?**

Arrivent de la ville un très grand nombre de journalistes, il faut dire qu'en ce mois d'août 1952 l'actualité est creuse, en dehors de l'agonie du spéléologue Marcel Loubens au fond du gouffre de la Pierre Saint-Martin, reportée par Georges de Caunes (Loubens meurt le 14 août 1952, dix jours après les Drummond). Grâce au téléphone, une **nouvelle forme de journalisme et de reportage naît**. **Très vite les journalistes présentent Gaston Dominici comme le « patriarche » de la ferme de la Grand'Terre** — nom et orthographe exacts, qui font penser à la beauceronne Grand'Lande de la fin édifiante du *Tour de la France par deux enfants* —, qualificatif de « patriarche » que **Jean Giono** récuse **5** et qui semble dû à ***Paris Match***, dont les très violents, voire injurieux, articles (une dizaine) ajoutent « vieux paysan » et « despote » ! Mais les photos prises, notamment celles de Jean-Pierre Pedrazzini — qui devait être tué à 29 ans à Budapest en 1956 (**6**) — sont de grande qualité humaine et seront utilisées plus tard par les films consacrés à l'affaire, éventuellement avec des contresens.

Giono s'était réfugié à Lurs pendant la guerre et il assiste au procès, derrière le président. Il en tire à chaud ses *Notes sur l'affaire Dominici* **7**, intéressantes pour notre propos, même s'il est besoin de les compléter, plus de soixante ans après leur publication.

La **réalité rurale de la famille Dominici** est étonnante, dans une **Haute Provence** qui n'a rien à voir avec Pagnol, ni avec Mistral, Daudet et les clichés à base de cigales et de pieds de vigne : « Il y a une Provence classique. Je ne l'ai jamais vue [écrit Giono] ; j'habite Manosque depuis soixante ans. Je connais un **pays sauvage**. […] Le voyageur va sur la Côte d'Azur. » Le **texte complet** est :

« Il y a une Provence classique. Je ne l'ai jamais vue ; j'habite Manosque depuis soixante ans. Je connais un pays sauvage. Les lois naturelles qui déterminent la forme, la couleur, le tempérament d'une région déterminent le tempérament de ses habitants. Il suffit de La Palisse pour distinguer un montagnard d'un marin. Il y a des différences semblables, moins apparentes à première vue, mais aussi tranchées, entre un jardinier et un berger. Le maître d'un verger de pommiers ne serait pas le maître d'un verger d'amandiers. Les vastes horizons donnent une âme ; les vallées profondes, les vallons étroits en donnent une autre. Le bonheur que recherche le fermier installé sur des

[5] « […] il n'y a jamais de patriarches. Le maître de la Grand-Terre n'existe pas. On n'échange jamais une idée. On la garde. La solitude est parfaite. La semence seule passe du père à la mère. Le reste est silence. »

6 Il avait effectué juste avant un périple en voiture sur les routes de l'URSS, dont les photos sont publiées par *Paris Match* après sa mort. Il était né en 1927.

7 Gallimard, 1955, 153 p. Réédition en 1995, avec de copieuses notes, dans l'édition La Pléiade des œuvres complètes de Giono.

limons est très loin du bonheur qui satisfait le fermier des plateaux pierreux, au milieu de ses lavandes. Les humeurs du vent, de la pluie, subies pendant toute une vie donnent une forme particulière aux humeurs de cette vie. Le voyageur va sur la Côte d'Azur. De pompes à essence en pompes à essence, de relais gastronomiques en relais gastronomiques, de routes nationales en routes nationales, sur un itinéraire balisé par les Ponts et Chaussées et les revues spécialisées, il gagne, sans rien voir de vrai, un pays où tout est artificiel. Là, on s'arrange pour lui donner ce qu'il attend. Il a entendu parler de ciel bleu, de mer calme, de soleil, de cigales, de douce rigolade, de population gentiment ridicule. Il trouve tout ce qu'il est venu chercher. Son rêve est si parfaitement réalisé qu'il ne désire rien d'autre. [...] »

Le climat est aussi dur que « sauvage » : les gens venus de la ville transpirent ou claquent des dents et découvrent avec surprise qu'il peut geler et neiger à Digne où a lieu le procès. Il s'agit, de plus, d'une **agriculture pauvre**, d'une « ferme pauvre » (Giono) : **autosuffisance** de « paysans solitaires, pauvres et chasseurs » (Giono [8]) et **petits boulots**, mutisme et mensonge familiaux, contradictions et versions contradictoires, **relations familiales complexes** au sein d'une nébuleuse car les Dominici « sont innombrables et tous les prénoms du calendrier vont y passer » (Giono), d'autant plus que toute la parentèle (une quarantaine de personnes) est convoquée au procès. **Quel contraste avec les victimes !**

Choc des cultures ! « **Deux familles à plus de 2 000 kilomètres l'une de l'autre : une en Grande-Bretagne, l'autre à la Grand-Terre. [...] Nuit d'août. Les deux familles se rencontrent. L'une disparaît, l'autre vole en éclats**. » Ajoutons aux *Notes* de Giono que les photos montrent un **violent contraste entre les deux familles**, les Dominici et la famille des victimes anglaises. « Un paysan *moderne* » ne choisirait pas la ferme de la Grand'Terre, aux terres « étranglées entre [la] grand'route et le chemin de fer. », dit Giono. Gaston (75 ans) **parle mieux le provençal que le français** ; il lit mal, ne sait ni écrire ni compter ; « pour s'exprimer, même pour défendre sa tête, [Gaston] ne dispose que d'un vocabulaire de trente à quarante mots au maximum » ; il y a entre lui, les enquêteurs et la justice « un total malentendu de syntaxe » (Giono) et Roland Barthes insistera dans ses *Mythlogies* [9] sur la **disparité des langages**. Lesquels ? Provençal/français, langage courant, technolecte judiciaire.

Né en 1877 de père inconnu (et même quelques jours de mère inconnue) Gaston Dominici a d'abord été berger. Doté d'une grande ambition paysanne **de s'en sortir**, il devient métayer sur le plateau de Ganagobie, il économise sou à sou puis il achète la

[8] « Chez ces paysans solitaires, pauvres et chasseurs, l'accusation de braconnage est terrible et d'ailleurs le délit est tarifé. Tarifé par la loi de la société, tarifé par la loi naturelle. Il y a des crimes dont le mobile est le braconnage. Je ne veux pas parler du crime que l'on juge maintenant ; ce serait ridicule ; personne n'y pense. »
9 Roland Barthes, *Mythologies*, Seuil, 1957, 270 p., pp. 53-56.

Grand'Terre en 1922. Il ne s'y installe que dix ans plus tard, après avoir restauré l'habitation. **Gaston vote communiste et il est soutenu par le PCF, lors de l'affaire Dominici**. **Cela fait penser au « cas »** Jean-Baptiste Doumeng, le « milliardaire rouge » (1919-1987) **(voir plus bas)**. La ferme a l'électricité, mais **pas l'eau courante** : la famille utilise une citerne et un canal pour arroser les cultures ; la cuisine des parents est misérable, avec une cuisinière minuscule, mais Gustave, l'un des fils, et sa femme Yvette (une jeune femme moderne, volontaire, et d'une famille communiste) ont un buffet et une toile cirée sur leur table ; les « commodités » sont à l'extérieur.

La **pression journalistique**, d'ailleurs encouragée par le commissaire de police, est insoutenable : jets de pierre, enfermement de la famille dans le poulailler par les gendarmes pendant la reconstitution, etc. **Les Dominici vont, officiellement tout au moins, devoir emprunter en gageant le prêt sur leur ferme pour payer, malgré l'imbroglio des aveux retirés et des accusations réciproques, le procès, devant la cour d'appel des Basses-Alpes, de Gaston qui est condamné à mort le 28 novembre 1954 (10)**. Les débats sont **retransmis à l'extérieur par un** haut-parleur sans autorisation préalable du président (un recours, mais en vain) et de nombreuses photos au flash sont prises dans la salle, ce qui est à l'époque licite.

Les deux ténors du barreau qui défendent Gaston auraient été payés 690 000 F (12 600 €), ce qui est peu, mais hors des possibilités financières de la famille Dominici. La somme aurait donc été empruntée par Gustave et Yvette, mais dans le même temps le couple achète une 4 CV neuve (474 000 F). Une contre-enquête a lieu fin 1954-fin 1956. La peine de Gaston est commuée en **détention à perpétuité par René Coty le 13 juillet 1957**, au motif de l'âge de Gaston, puis Gaston est gracié par de Gaulle **le 13 juillet 1960**, ce qui est fort curieux. Il n'est pas assigné à résidence hors des Basses-Alpes et reste à l'hospice de Digne. **Il meurt le 4 avril 1965** (**11**).

---

[10] Le procès s'est ouvert à Digne la 17 novembre 1954.

11 La **bibliographie** sur l'affaire Dominici est immense. Parmi les ouvrages les plus intéressants, dans un ordre de solidité décroissante : Éric Guerrier, *L'affaire Dominici. Expertise du triple crime de Lurs*, Cheminements, 2007, 732 p., Jean-Charles Deniau & Madeleine Sultan, *Dominici, c'était une affaire de famille !*, Montréal, L'Archipel, 2004, 307 p., Jacques Arrigoni, *Affaire Dominici, enquête sur l'histoire*, Toulette, Toustemslibre, 2008, 301 p., J.Favard, *Quelques affaires retentissantes. Seznec, Dominici, Dils, Raddad. Les révisions en question*, Riveneuve, 2011, 313 p. Claude Mossé, *Dominici innocent !*, Paris, 1993, réédition, Éditions du Rocher, 2003, 272 p. est, étonnamment, très peu fiable.

UN SURGISSEMENT RURAL

La famille Dominici, très nombreuse (« revanche » d'un Gaston né d'une fille-mère ?) est d'origine piémontaise (fin XVIIIe siècle). Or la France était apparue aux XVIIIe et XIXe siècle comme une « seconde patrie » pour les Piémontais, dont elle est le grand pôle d'attraction, elle est le pays d'accueil pour les paysans italiens qui viennent y chercher le pain — « France, paradis de la panse », dit un dicton piémontais ! — et le progrès **12**.

Que sont la petite ferme et la vie paysanne des Dominici ? La ferme est une grosse bâtisse à deux étages **13**, l'exploitation est d'une petite superficie (une quarantaine d'ha, mais la majorité est en maquis, chênes-verts et pinède). Elle est issue du rassemblement de trois bouts de terre par Gaston, qui a baptisé Grand'Terre le résultat de la fusion, qui n'a pas coûté cher (10 000 F, soit un peu moins de 10 000 €). L'eau est puisée dans une citerne, la démographie Dominici est d'une **ruralité archaïque** (il y a **neuf enfants** dans la famille), la circulation monétaire « dominicienne » est faible, il n'y a pas de poste de TSF, et la **retraite de Gaston** se définit simplement : il continue à vivre sur place, mais ne braconne plus, sort les chèvres, c'est tout ; ses fils font ce qui leur chantent. Certes. Mais d'une part les deux champs de luzerne sont **irrigués**, par un canal, ce qui jouera un certain rôle dans l'enquête, et la ferme a **l'électricité**, grâce à la proximité de la ligne qui suit la route nationale. La Grand'Terre est en effet en bordure même d'une **route nationale** et non loin de la voie ferrée Marseille-Aix-Briançon, la famille utilise des moyens de transport, deux vélos et **une moto**.

Il s'agit d'une famille de ruraux, qui ne sont **pas tous paysans** : travail à la **SNCF** pour le fils aîné, Clovis, et Lurs porte des traces de la Première Révolution industrielle, avec une **petite mine de charbon**, à proximité. Enfin, d'une part les Dominici ont une mentalité de Hauts-provençaux, loin des clichés, et, d'autre part, pèsent sur le village et la Grand'Terre le **poids de la mémoire de la Résistance et celui du communisme rural du temps de la Guerre froide**. Le maire de Lurs, Henri Estoublon, est d'ailleurs communiste. La **politique est active dans cette ruralité**, même si elle n'est guère politicienne et Henri Estoublon, le maire du village, l'est depuis la Libération et le restera jusqu'en 1965. Qu'il y ait un communisme rural dans les années 50, surtout dans le sud-est de la France, n'est pas pour surprendre : il y a **une véritable filiation** entre la Montagne de 1849-1850, la résistance rurale au coup d'état de Louis-Napoléon Bonaparte (2 décembre 1851), spécialement dans le sud-est de la France, la conquête

---

[12] On lira Nuto Revelli (*Le Monde des vaincus*, trad. fr., Maspero, 1980, 260 p.), qui a écouté les derniers témoins de cette migration, souvent clandestine (par la montagne).
[13] À l'heure actuelle c'est une maison d'hôtes.

des campagnes par les républicains, le socialisme puis le communisme rural de l'entre-deux-guerres, la Résistance rurale, très visible à Lurs.

Le **parti communiste, ainsi que sa presse régionale et nationale, soutiennent à fond les Dominici**, notamment en fournissant à Gaston deux avocats remarquables et membres du PC, sans doute gratuitement **14**. Une rumeur courra d'une réunion de cellule à la Grand-Terre. Un **jeu de mots journalistique** est à l'époque : « L'URSS domine ici » ! La nébuleuse communiste diffusera **l'hypothèse complotiste** que le meurtre des Drummond ne serait qu'un épisode de la « guerre secrète », la principale incarnation en aurait été un commando de tueurs venu de République fédérale allemande. Du soutien communiste Gaston tire, sans doute, **la certitude d'être acquitté**, d'où, d'abord, son étonnant cabotinage au procès (ce qui n'arrange pas son cas), puis sa violente stupéfaction à l'énoncé du verdict. À noter que **le PC traverse une double crise en 1952**, avec la répression de la manifestation contre Ridgway (28 mai 1952) et l'exclusion d'André Marty et Charles Tillon…

Les jurés sont eux aussi des ruraux : 5 cultivateurs et 2 bouchers. **L'affaire Dominici surprend la France urbaine par son surgissement rural, elle étonne la France du Nord** par une Provence qui n'a rien à voir avec Pagnol. Et pourtant… **Qu'est-ce que la société française des années 50 ?** Une **France encore largement rurale, celle de** *Jour de fête* de Jacques Tati **(1949),** le pays des « anciens francs », une « vieille France » encore, une nation de gens modestes, simples, moyens, où les inégalités sociales sont beaucoup moins prononcées que de nos jours. **Une France rurale ?** Oui, dans la réalité des **paysages**, avec de nombreuses entreprises agricoles enchâssées dans les banlieues, et le poids des **chiffres**, oui de multiples autres manières. Des **pèlerinages citadins**, à Saint-Fiacre ou Saint-Aubin bien sûr, mais aussi à Notre-Dame-des-Anges, se déroulent encore dans un cadre très bucolique destiné à être bientôt rattrapé par l'urbanisation, voire coincé entre le boulevard Gagarine et une cité HLM **15**. Les stations de radio des années 50 ont presque toutes, sous un titre ou un autre, leur « **magazine agricole** » à l'instar de Radio-Luxembourg, les « chroniques de la pêche » harponnent l'auditeur du Programme parisien tous les jours à 20 h, et de nombreuses écoles normales primaires ont leur professeur et leurs cours d'agriculture ou d'horticulture, censés préparer les jeunes instituteurs à donner des cours pour adultes une fois lâchés dans le monde rural des années 50. **Cependant le secteur primaire, celui de l'agriculture, est amputé de près d'un tiers de son pourcentage dans la population active en treize ans** (29,6 % en 1949, 26,1 % en 1955, 20,1 % en 1962), les secteurs

[14] Le plus connu est maître Émile Pollak (1914-1978), qui intervient à la fin du film de Claude Bernard-Aubert.

15 Cas de Notre-Dame-des-Anges, encore en forêt de Bondy dans les années 50 (d'où le nom de Chêne pointu, tout proche). Mais la chapelle, restaurée il y a quelques années, voisine encore avec des tables de pique-nique…

secondaire (industries) et tertiaire (commerces et services) se partageant les pertes du primaire (33,1 %, 34,3 %, 36,1 % aux mêmes dates pour le secondaire ; 37,3 %, 39,6 %, 43,8 % pour le tertiaire).

CONTEXTE ESSENTIEL DE L'AFFAIRE DOMINICI, LA FRANCE EST ENCORE LARGEMENT RURALE. « Un monde qui va tout doucement disparaître » (Armelle Oger) 16

La société française des années 50 est encore largement rurale. Certes la population urbaine a dépassé, de peu, la population des campagnes au recensement de 1931, mais la crise française des années 30 et la Seconde Guerre mondiale ont ralenti le phénomène et en 1954 le recensement fait apparaître que la France rurale pèse encore 43 % de la population totale ! Cette population rurale est de beaucoup encore **paysanne** mais ces paysans comptent de moins en moins dans l'économie des Trente Glorieuses.

Leur **niveau de vie s'abaisse** par rapport au reste de la société quand, avec le retour de la paix et surtout des productions importantes, les prix agraires cessent d'être élevés, ce qui gêne fort les paysans. Jusque dans les années 50, pour les paysans, un kilo de pain est payé l'équivalent d'un kilo de blé, alors qu'un demi-siècle plus tard le blé ne représentera plus, selon les années, que 3,5 % à 5,5 % du prix du pain. Les céréales et les autres produits de la terre sont le fruit d'un travail paysan encore traditionnel dans de nombreux cantons : la France reste **une terre de ruralité**, avec beaucoup d' « ouvraison » manuelle **17**, d'emploi de bêtes de trait, de travailleurs agricoles, et l'agriculteur des années 50 reste un paysan soumis au rythme des saisons et qui vend sur les marchés. Ce qu'il garde pour la consommation familiale donne une alimentation encore très traditionnelle, renouant, par-delà l'intermède de la guerre avec les menus de l'entre-deux-guerres, voire de la Belle Époque. Les fermes des années 50, coloriées et largement idéalisées, sont présentées aux écoliers et collégiens dans les tout récents et pédagogiques panneaux Rossignol **18**. **On rentre encore les foins** à dos d'homme dans bien des cantons, notamment en montagne, et les cousins partis à la ville reviennent « faire les foins » pour leurs congés payés, par exemple en Haute-Maurienne. Comme l'a noté Armelle Oger **19**, beaucoup de Français prennent de — brefs — congés payés en allant, en « retournant », dans la famille, à la campagne, au moins en théorie pour aider aux travaux des champs. De nombreux petits Français du *baby boom* vont passer une partie de leurs vacances scolaires, après la distribution

16 Armelle Oger, *C'était comme ça en France… : 1945-1975, les Trente Glorieuses*, Gründ, 2013, 240 p., p. 77.
17 La « saine virilité du labeur paysan » d'Édouard Lynch, *Les fermes d'autrefois*, France-Loisirs, 2006, 184 p., p. 52.
18 *Cf.* Musée de l'image d'Épinal & Édouard Lynch, *Les fermes d'autrefois*, France-Loisirs, 2006, 184 p., p. 18 et 130. Réédité sous le titre *Dans les fermes de notre enfance*, Le Chêne, 2007, 183 p. Les panneaux d'André et Madeleine Rossignol, édités à partir de 1946 sous la marque « La Coopération pédagogique », s'intéressaient aussi à l'histoire, aux sciences, aux soins médicaux, etc.
19 Armelle Oger, *C'était comme ça en France… : 1945-1975, les Trente Glorieuses*, Gründ, 2013, 240 p., pp. 76-77.

des prix (le 14 juillet ou la veille) chez leurs grands-parents qui vivent encore largement comme avant-guerre.

> « Chez Pépé qui, comme ses voisins, ne quitte quasiment jamais son béret et Mémé toujours en tablier, le quotidien n'a en effet pas encore subi la révolution de l'*American way of life*. [...] Pour les enfants des années cinquante, vivre à la campagne le temps d'un été, c'est faire un arrêt sur image sur un monde qui va tout doucement disparaître... » (Armelle Oger).

Claude Taudin a même publié en 2008 un roman dont le titre et le sous-titre évoquent joliment, pour faire revivre le « paradis perdu », ces « trois mois de vacances » 20 : vacances, batteuse, senteurs, meules et gerbes, aire de battage, un monde rural que la Locomotion en Fête sur l'aérodrome de Linas, concentration annuelle jusqu'en 2014, évoquera en action encore au début du XXIe siècle. Paradis et vacances : la vision de ce monde rural par les contemporains comme par les auteurs postérieurs a aussi pour charge de **faire à tout prix oublier la ferme 1940 de *Jeux interdits*, le film de René Clément (1951), ses paysans claniques, arriérés et atroces** et ses enfants à l'imaginaire morbide et franc...

L'extrême, qui va marquer une génération de géographes au moins, est constitué par bien des fermes du Massif central, par exemple la ferme rouergate du film *Farrebique* (1946), de Georges Rouquier (1909-1989). Elle et d'autres montrent une vie rurale encore marquée par la vétusté de l'habitat, l'obsolescence des méthodes de travail, le travail à bras sans répit, le nombre encore important dans les années 50 des domestiques agricoles et des servantes de ferme 21, l'utilisation de la force de travail et de la docilité des chevaux voire des bœufs, la longueur des déplacements pédestres indispensables aux adultes et aux enfants, le travail des enfants et des adolescents, les traditions, les rites, religieux et autres. Ce sont des formes de vie qui ressemblent étroitement à celles des années 20. Les routes et chemins vicinaux ont peu progressé dans l'entre-deux-guerres et l'électrification ne concerne pas encore toutes les campagnes à la Libération, tant s'en faut. **Le café** est toujours le « creuset du lien social exclusivement réservé à l'ethnie mâle » (Armelle Oger) 22, et il fait souvent en plus coiffeur, épicerie et pompe à essence. Le commerce alimentaire est renforcé par le passage des marchands en camionnette, mais le lait et le beurre sont à chercher « à la ferme » pour les ruraux non paysans. Le monde rural a **peu recours au crédit**, l'autoconsommation est encore très fréquente et elle a sans doute, malgré le marché noir, été développée pendant l'Occupation. Cependant le développement — citadin —

---

20 Claude Taudin, *Trois mois de vacances dans les années 50 (La batteuse… la colo…)*, Brive, Éditions Encre Violette, 2008, 200 p.

21 *Cf.* Pierre Piégay, *Domestiques agricoles et servantes de ferme dans les sociétés paysannes. De 1900 aux années 1960*, L'Harmattan, 2007, 306 p.

22 Armelle Oger, *C'était comme ça en France… : 1945-1975, les Trente Glorieuses*, Gründ, 2013, 240 p., p. 77.

du goût pour le folklore dans la deuxième moitié du XIXe siècle et la création en 1937 du Musée — parisien — des Arts et Traditions populaires ne concernent-ils pas un monde qui recule, qui tend à disparaître et qu'il faut donc « conserver » ? Insistons sur le **retard des logements ruraux** qui en 1954 n'ont l'eau que dans 28 % des cas (France entière : 58 %), les WC intérieurs dans 13,5 % des logements (France entière : 26,6 %) et une baignoire ou une douche dans 4,8 % des cas (France entière : 10,4 %). **Toutefois le tableau ne doit pas être noirci comme si *Farrebique* concernait la France entière et toutes les années 50** : en 1954 toujours, les logements des communes rurales ont l'électricité à hauteur de 90,5 %, ce qui n'est pas loin du pourcentage national (93 %), les WC sont à l'extérieur du logement dans les deux tiers des cas exactement mais la moyenne nationale est de 59,8 % ; quant au taux d'équipement en téléphone il est presque aussi faible à la campagne (6,1 %, France entière : 8 %).

Tout ceci est excellemment montré par **quelques très bonnes monographies départementales**, par exemple celle de la Mayenne de Jean Steunou **23**, un département rural, ancienne terre d'émigration qui connaît elle aussi le *baby boom*. Le monde agricole s'y transforme, mais pèlerinages et rogations continuent, le département se réindustrialise, le secteur tertiaire apparaît, la consommation des ménages s'améliore, toutefois le chômage est important, l'exode rural reprend, le problème des salariés âgés est aigu, la carte des régions-programmes apparaît aberrante et… les méfaits des Trente Glorieuses sont dénoncés. Dans un roman assez inspiré de *La guerre des boutons* et des *Disparus de Saint-Agil*, Jacques Cousin évoque la même Mayenne des années 50 (**24**). Les traditions y continuent : vie rurale, battage, école de village (celle de l'auteur, instituteur de son état ?), percherons, faux château, cérémonie aux monuments aux morts, bal du 14 Juillet, concours de pêche, parties de belote, clique municipale, facteur à bicyclette… Toutefois le village de Bouillé n'est pas « si tranquille » : déchristianisation et médicalisation sont en marche, la première voiture pointe son capot, mais c'est une bonne vieille B14 d'occasion…

Cela est encore illustré par des **monographies communales**, cette fois-ci, par exemple celle du village angevin de *Saint-Hilaire-du-Bois*, qui est, « en 1950, un échantillon modeste, mais représentatif d'une certaine France blottie à l'ombre de son (remarquable) clocher » (Philippe Braud **25**). Le millier d'habitants est formé de paysans

---

23 Jean Steunou, *Les Trente Glorieuses en Mayenne. Évolution économique et sociale d'un département de l'Ouest entre 1945 et 1975*, Archives départementales de la Mayenne, 2005, 168 p.

24 Jacques Cousin, *Un village pas si tranquille ! En Mayenne dans les années 50*, Éditions du Petit Pavé, 2011, 269 p.

25 Philippe Braud, *Saint-Hilaire-du-Bois, village d'Anjou. Chronique des années 50*, L'Harmattan, 2012, 181 p. L'auteur (professeur émérite à Sciences Po) commet de petites erreurs techniques, par exemple le « travail » du maréchal-ferrant sert uniquement pour les bovins, son emploi est inutile (et impossible) pour les chevaux. Il évoque longuement et finement le patronage.

de père en fils, faisant de la polyculture, vendant leurs produits laitiers (les troupeaux de vaches font au maximum 50 bêtes) au marché local, auxquels s'ajoutent des artisans et des commerçants. L'histoire immédiate est nourrie du souvenir de l'exode de 1940 et de la capitulation honteuse de centaines de soldats en juin 1940. Le train départemental disparaît en 1948 mais les premières 4 CV — plus modernes et économiques que les B14 — font leur apparition, la toute première étant celle du père de l'auteur et un premier lotissement apparaît à la fin des années 50. Les loisirs traditionnels perdurent, un patronage existe depuis 1936, les mœurs sont tranquilles, « l'école du bon Dieu » domine, car on est dans l'Ouest 26, et cette « paroisse très chrétienne », des Mauges de surcroît, vote à droite, bien sûr. La religion est bien présente aussi dans le livre très nostalgique d'Annie Gay, *Enfance villageoise dans les années cinquante. Le curé et l'instit'* 27, qui concerne son village natal de Haute-Marne, Latrecey, où son père a été longtemps instituteur et change sa vieille Peugeot 202 d'occasion pour une toute neuve Simca Aronde P60 achetée neuve. Autres touches de modernisme : la mécanisation relative des travaux agricoles, le souci d'hygiène, peut-être inculqué par l'école normale du père, le cosy(-corner) dans la chambre de la jeune fille, le « sport populaire » au village, la loi Barangé (!), les Américains de la base aérienne voisine, le voyage annuel en car, etc. Mais on continue à faire les foins, la fête patronale a toujours lieu…

Un grand exemple canonique est celui de Nouville, une commune rurale de 594 habitants, normande et pauvre de Seine-Maritime (alors Seine-Inférieure, le changement d'appellation est de 1955), étudiée en 1949 et 1950 par une équipe de jeunes ethnologues 28. Ils découvrent l'isolement des habitants, leur méfiance vis-à-vis des « horsains », leur hostilité au remembrement possible d'un village où l'on pratique encore à la fois la culture et l'élevage. Mais il y a encore à Nouville une petite industrie — deux verreries, paternalistes — et des artisans. Les accouchements s'opèrent à domicile, avec le recours éventuel à la matrone ; la pratique religieuse est conformiste et assez faible, et le baptême est tardif. Il est difficile de faire accepter par les familles l'hygiène à l'école, les filles sont sévèrement surveillées, cependant il y a six lecteurs de *L'Humanité*. Parmi les « héros » cités par les habitants, le général Leclerc arrive en premier (j'ajoute qu'il est presque de la région…), 80 % des ménages ont la radio, le « poste » le plus écouté étant l'incontournable Radio-Luxembourg.

26 Elle est manifestement idéalisée par l'auteur… Quant au patronage, voir plusieurs contributions du colloque *Le patronage, ghetto ou vivier ?* (Paris, 1987), Nouvelle Cité, 1988, 369 p.

27 Cabédita, 2006, 164 p. Canton de Châteauvillain.

28 Lucien Bernot & René Blancart, *Nouville, un village français*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1953, 447 p., réédition, Éditions des archives contemporaines, 1995, 447 p.

Autres monographies très intéressantes, celles dues aux recherches menées par ou sous la direction de Laurence W.Wylie (1909-1995), d'abord en 1950 dans le village de Roussillon, *alias* Peyrane, dans le Vaucluse **29** : un « village agricole » en hauteur dont les habitations glissent vers la vallée, de faibles revenus familiaux, un très grand nombre d'artisans et de commerçants, de très nombreuses personnes âgées, dits « vieillards » à l'époque, beaucoup de chevaux, quelques vieilles voitures, un mineur d'ocre, l'importance de la chasse… La deuxième est légèrement postérieure, celle d'une enquête américaine menée de 1957 à 1965 par une équipe dirigée par le même Laurence W.Wylie à Chanzeaux, en Anjou, au sud-ouest d'Angers, pas très loin de Saint-Hilaire-du-Bois, donc **30**. Ce village bocager des Mauges, encore elles, à la structure foncière très diversifiée, orienté vers l'élevage et le vignoble montre un catholicisme de « post-Vendéens » adapté à l'apogée « pré-conciliaire », la mécanisation, le « malaise agricole », l'exode rural…

Michel Debatisse (1929-1997), formé à la morale et à l'action militante dans les rangs de la Jeunesse agricole catholique (JAC), dont il est secrétaire général dans les années 50, agriculteur auvergnat fondateur en 1956, à 27 ans, du Centre national des Jeunes agriculteurs (CNJA) **31**, dans un livre fameux de 1963 (**32**), ***La révolution silencieuse***, qu'il sous-titre *le combat des paysans* généralise, bien entendu : pour lui, on va passer du Moyen Âge « au temps de l'électronique » ! Le premier témoignage du livre, pages 21 et suivantes, est celui d'une jeune fille de l'Isère (20-22 ans) qui travaille en 1950 dans une petite exploitation de 9 hectares, qui fait vivre cinq personnes, de la même famille. La polyculture est obligée, avec un peu d'élevage, comme dans la ferme des parents de Michel Debatisse… Plus loin, Debatisse note « le capital oppressant », la cohabitation des générations, le retard à l'installation des jeunes, les difficultés de leur formation, etc. Une autre micro-exploitation, deux hectares de vignes (du muscadet) à 20 kilomètres de Nantes, est en quelque sorte décorée de la Légion d'honneur en 1955 en la personne de la veuve de 54 ans qui l'exploite, Madame Alfred Durance, première paysanne française à être dotée de la Croix (mais privée de son prénom). Mais est-ce bien l'agricultrice qui est honorée ? Où plutôt la veuve méritante qui a élevé treize enfants, dont l'un part au service militaire (au Maroc) ? Les deux, dit le représentant du ministre de l'Agriculture **33** !

---

29 Laurence Wylie, *Un village du Vaucluse*, trad. fr., Gallimard, 1957, réédition, 1979, 432 p. L'auteur revient en 1959 et, bien sûr, constate des progrès…

30 Laurence Wylie et *alii*, *Chanzeaux, village d'Anjou*, Gallimard, 1970, 494 p.

31 Voir Claude Goure, *Michel Debatisse ou la révolution paysanne. Biographie*, Desclée de Brouwer, 2008, 260 p.

32 M.Debatisse, *La révolution silencieuse, le combat des paysans*, Paris, Calmann-Lévy, 1963, 275 p.

33 *Paris Match*, 31 décembre 1955.

Marie-Thérèse Lacombe, qui a été agricultrice à Combaluzet, constate pour l'Aveyron 34 que « En Aveyron, rien n'a changé depuis des années sur ces exploitations. Les structures sont très petites. En 1950, 17,3 % ont moins de cinq hectares, 22,9 % ont de cinq à dix hectares et 28,5 % ont de dix à vingt hectares. À part l'arrivée de l'électricité en 1929 pour les premiers — certains attendront 1949 — le mode de culture et le mode de vie n'ont pas varié ! » Les femmes font des travaux d'hommes et grande est l'importance de la cellule familiale : « La famille était mon seul univers. Je l'aimais et, en même temps, je la détestais. Mon travail consistait à fabriquer, à faire pousser, à élever tout ce dont les membres de la famille avaient besoin. » Elle ajoute l'autorité paternelle, la dépendance des femmes et des filles vis-à-vis des hommes, ce qu'on détaillera plus loin, dans le chapitre 4, le poids de la routine, l'exode rural, avec le cas particulier de l'exode rural féminin. Plusieurs générations cohabitent sous le même toit, insiste-t-elle **35** :

> « Cette façon de vivre en famille, à plusieurs générations sous le même toit, engendre un mode de vie particulier, propre au milieu agricole, très répandu dans le Massif central et le Sud-Ouest de la France. […] Depuis des générations, la vie familiale s'organise ainsi autour d'une maison, de quelques hectares de terre. »

La cohabitation, qui fait gérer une seule bourse, supporte un régime profondément patriarcal, ce qui peut provoquer le sacrifice d'une génération, eu égard à l'âge du patriarche encore actif. Mais la cohabitation rouergate disparaît petit à petit : « La fin de la cohabitation va donner un coup de fouet au progrès dans les exploitations. Autonome, plus fort dans ses convictions, le jeune couple ose changer des méthodes d'élevage, de culture, il expérimente le travail et l'achat de machines à plusieurs. Séparés, il faut déterminer qui prend les rênes de l'exploitation, qui donne les ordres pour organiser le travail. Les jeunes en profitent pour prendre leur place. De même, il faut définir la répartition des revenus. » Une mutation essentielle.

---

34 M.-T.Lacombe, *Pionnières ! Les femmes dans la modernisation des campagnes de l'Aveyron de 1945 à nos jours*, Éditions Rouergue, 2009, 192 p.
35 *Idem*, pp. 88-98.

EN MIROIR, LES MUTATIONS RURALES DES ANNEES 50 : « L'OUVERTURE AU PROGRES »

Un « progrès rural » marque les années 50, il se moque, bien évidemment, des haies, arrachées pour le remembrement, et de l'environnement. Cf. l'image du battage. Quant à la chimie… La population rurale continue à faire reculer son pourcentage (43 % de la population totale au recensement de 1954 encore, 36,9 % en 1962) et à vieillir. La population agricole fait de même dans la population active : 29,6 % en 1949, 26,1 % en 1955, 22,1 % en 1959, 20,1 % en 1962. Le **dépeuplement des campagnes**, qui frappe surtout les plus petits villages, est provoqué par la migration professionnelle, la diminution de la natalité rurale et l'augmentation de la mortalité. L'agriculture est marquée elle aussi par **l'expansion de la production**, phénomène sans doute moins vif que dans l'industrie, mais comment comparer raisonnablement et ne s'agit-il pas d'une « loi redoutable » (Jean Chombart de Lauwe, professeur à Grignon) ? Productivité et rentabilité deviennent les maîtres mots d'une agriculture en pleine mutation pour laquelle on parle souvent de « révolution », parfois d' « aventure agricole » (J. Chombart de Lauwe **36**), avec un style d'épopée mais un vocabulaire insistant sur les problèmes, ce qui après tout a sa logique. Ce sont pour des « fermiers dynamiques » (Hubert Bonin) la commercialisation et l'organisation des marchés, l'intégration dans un complexe agro-alimentaire, la concentration des exploitations, la mécanisation, l'emploi des engrais. **C'est la « révolution silencieuse », comme écrit d'abord Raymond Aron puis titre Michel Debatisse** (voir plus haut), leader syndical prenant souvent la tête des manifestations les plus rudes dans les années 60 et 70, président de la FNSEA, la Fédération nationale des Syndicats d'Exploitants agricoles, née en 1946). Le livre de Debatisse sort en 1963 (**37**), il le sous-titre *le combat des paysans* car le progrès est difficile, les Trente ne sont pas toujours « glorieuses », la population vieillit, l'exode rural est copieux, les revenus sont disparates, d'autant que la propriété se concentre, faisant presque disparaître les exploitations de moins de 5 hectares, augmenter celles comprises entre 50 et 100 hectares, tandis que l'ensemble entre 5 et 50 hectares est stable. Quant à la diminution des plus grandes exploitations, celles qui dépassent les 100 hectares, elle s'explique simplement et brutalement par une forte concentration.

---

36 Jean Chombart de Lauwe (professeur à Grignon), *L'aventure agricole de la France de 1945 à nos jours*, PUF, 1979, 375 p.

37 M.Debatisse, *La révolution silencieuse, le combat des paysans*, *op. cit.* Bête noire de nombreux ministres avant de l'être lui-même, avec le titre de secrétaire d'État auprès du premier Ministre (Raymond Barre), chargé des industries agroalimentaires, de 1979 à 1981, Debatisse sera aussi député européen, président de la Caisse du Crédit agricole, et proche de Valéry Giscard d'Estaing.

Répartition des exploitations agricoles selon leur taille :			
	1892	1929	1955
Moins de 5 hectares	4 millions	2,1 millions	800 000
de 5 à 20 hectares	1,2 million	1,3 million	1 million
de 20 à 50 hectares	335 000	380 000	375 000
de 50 à 100 hectares	52 000	81 000	74 000
plus de 100 hectares	33 000	32 000	20 000

Pour l'ensemble de la profession, quels sont les progrès, quelle est « l'ouverture au progrès », pour reprendre le titre de Claude Sage **38** ? Le **remembrement** des parcelles d'une même exploitation est favorisé par la loi et l'exemple picard du Bosquel, où le deuxième remembrement date de 1944 et où la reconstruction du village débute en août 1945 **39**. **Cet exemple devient canonique grâce aux géographes André Meynier et Philippe Pinchemel**. Autres facteurs de progrès, la mise en commun des matériels et forces de travail : Coopératives d'utilisation de Matériel agricole (CUMA), Groupements agricoles d'exploitation en commun (GAEC, mais souvent ils associent un père et un fils). L'Institut national de la Recherche agronomique (**INRA**) est créé en 1946 et la préemption des terres à vendre au profit des agriculteurs jeunes ou à l'étroit est édictée en 1960 par l'intermédiaire des Sociétés d'Aménagement foncier et d'Établissement rural (SAFER). Les agriculteurs participent à une **« deuxième révolution agricole » (après celle des 18e et 19e siècles)**. Les bases en sont une **révolution biologique** (Centres d'Études techniques agricoles, CETA, créés en 1944, espèces nouvelles, végétales et animales, prairie temporaire : la « culture de l'herbe »), une révolution technique (petite hydraulique agricole, mais aussi les « grands aménagements » hydrauliques comme l'utilisation des eaux de la Durance et les travaux de la Compagnie nationale Bas Rhône-Languedoc de 1955), **l'emploi d'engrais**, mais beaucoup moins qu'en Allemagne, en Belgique et aux Pays-Bas, la multiplication des **tracteurs**, etc. Parvient à la célébrité la spécialité de blé « étoile de Choisy », un blé précoce, qui réconcilie le Nord et le Sud de la France et sur lequel Raymond Cartier lui-même se penche, dans un long article de 1958 **40**. Les rendements de blé progressent beaucoup, d'autant qu'ils avaient chuté dans l'immédiat après-guerre, et il est proposé aux agriculteurs d'atteindre un **rendement** de 40 quintaux (4 tonnes) à l'hectare. Remarque qui montre bien la distance sidérale entre cet objectif et les réalités du XXIe siècle : en 2016 les rendements seront, à cause des aléas climatiques, descendus au chiffre dit faible de…

38 Titre de paragraphe, avec les dates 1945-1959, dans le deuxième volume de l'ouvrage collectif dirigé par Maurice Parodi, *L'économie et la société françaises au second XXe siècle*, Armand Colin, 1998, 463 p., p. 14.
39 Y.Delemontey, *Reconstruire la France : l'aventure du béton assemblé, 1940-1955*, La Villette, 2015, 398 p., pp. 131-139.
40 *Paris Match*, 1er novembre 1958.

40 quintaux à l'hectare. La Compagnie nationale du Bas Rhône-Languedoc (1955), chargée de reconvertir le Languedoc viticole en diversifiant son économie rurale, se charge, pour l'essentiel, d'irriguer 170 000 hectares entre le Rhône et les Pyrénées par un grand canal (175 kms) dérivé du Rhône et par l'appoint complémentaire des rivières côtières, l'Orb surtout. Une polyculture intensive et commerciale devait être substituée à la mer de vignes de la plaine languedocienne, entraînant une mutation générale de la région. Le rôle principal est joué en son sein par Philippe Lamour (1903-1992), venu de petits partis fascisants de l'entre-deux-guerres puis de la CGA (**Confédération générale de l'Agric**ulture) de la Libération, pour qui c'est une sorte de laboratoire de l'aménagement du territoire. Lamour devait présider à partir de 1963 la Commission nationale de l'Aménagement du Territoire, chargée de réfléchir à la politique de la DATAR, la **Délégation à l'Aménagement du Territoire et à l'Action régionale 41**. Dans le cadre global d'une productivité accrue et de la croissance de la production, les temps mettent en exergue de véritables grosses entreprises agricoles, opposant le Bassin parisien aux autres régions, mais peu encore les céréaliers aux éleveurs. Voici donc qu'en définitive les paysans français vont devenir des citoyens, comme les autres, pour reprendre le titre originel d'Eugen Weber, *Peasants into Frenchmen*, improprement traduit en *La fin des terroirs* **42**. Mais **l'agriculture est de plus en plus dualiste**, les « gros » dominant, appuyés sur la FNSEA, Antoine Pinay, le CNI (Centre national des Indépendants) puis les négociations gaulliennes de la Politique agricole commune (PAC), fort avantageuse à moyen terme, ce qui permet « la renaissance de l'agrarisme » **43**. Mais des fermes rappelant *Farrebique* (voir plus haut) subsisteront en pleines années 60. Autre contraste, symbolique cette fois-ci, celui entre le nouveau timbre-poste courant et archaïsant à l'effigie de la « Moissonneuse » (en 1957 ! dessin de Louis Muller) et les gros céréaliers du Bassin parisien, qui se sont déjà mis au maïs. D'autre part la France a des revenus agraires inférieurs à ceux des pays voisins, Italie exceptée, et sa production agricole est au fond étonnamment faible, au sein du Marché commun commençant, eu égard à ses possibilités.

« À quelles conditions peut-on rester paysan de part et d'autre d'une révolution agricole qui a bouleversé la donne économique à partir des années 50 ? », s'interroge Jean-Marc Moriceau, qui scrute cinq parcours paysans, cinq trajectoires familiales ? **44**

---

41 Mémoires : Philippe Lamour, *Le Cadran solaire*, Max Chaleil, 1980, réédition, Presses du Languedoc, 1991, 470 p. Biographie décisive : Jean-Robert Pitte, *Philippe Lamour (1903-1992). Père de l'aménagement du territoire en France*, Fayard, 2002, 369 p.

42 E.Weber, *Peasants into Frenchmen : the modernization of rural France, 1870-1914*, Standford University Press, 1976, 615 p. ; *La fin des terroirs. La modernisation de la France rurale. 1870-1914*, Fayard, 1983, 839 p., réédition, 1998, 839 p.

43 Hubert Bonin, *Histoire économique de la France de 1880 à nos jours*, Masson, 1988, 335 p. On retrouve l'ouvrage de Pierre Barral, *Les Agrariens français, de Méline à Pisani*, Paris, 1968, FNSP, 385 p.

44 J.-M.Moriceau, *Secrets de campagnes. Figures et familles paysannes au XXe siècle*, Perrin, 2014, 237 p., p. 9.

Le **sociologue Henri Mendras** (1927-2003), dans un livre au titre provocateur, *La fin des paysans* **45**, conclut à une transformation profonde et inéluctable du monde rural. Il présente deux causes du changement, la société agraire et les innovations techniques, insiste beaucoup sur les catégories de paysans, dont les « petits » et les « gros », ainsi que sur les mentalités. Ces dernières, notre auteur a raison, se transforment, sous la pression d'une société dans laquelle s'élèvent les niveaux de vie. Les paysans veulent être des Français « comme les autres », des *Frenchmen* dira Weber, ce que leurs revenus ne leur permettent guère. Une enquête de 1956 sur la disparité des **dépenses des ménages 46** donne en effet les résultats suivants : si les dépenses annuelles moyennes de l'ensemble des ménages sont de 253 800 F, les ménages agricoles ne dépensent que 194 000 F, alors que leurs voisins ruraux non-agricoles ont à leur disposition un budget de 216 000 F et qu'un ménage citadin dépense en moyenne 283 800 F. Les paysans veulent aussi être des « agriculteurs » et ils ne désirent plus vivre de la même manière qu'autrefois. Il y a d'ailleurs « citadinisation de la campagne française », néologisme de Henri Guibourdenche **47**, dans tous les domaines de la vie, par l'intermédiaire des retraités revenus à la campagne, des résidences secondaires, etc. Les agriculteurs vont bientôt perdre la majorité au conseil municipal et souvent le poste de maire, au sein de leurs ménages les activités des membres de leur famille, notamment les conjoints, sont en passe de se diversifier, en se dégageant des fonctions agricoles. D'une façon plus générale, les campagnes françaises se tertiarisent petit à petit et leurs catégories socioprofessionnelles vont être dans les années 60 plus variées que naguère, les équipements publics (salles polyvalentes, lignes électriques, etc.) vont se multiplier, les services d'aide à la personne se développer. Henri Guibourdenche ajoute :

> « ce sont, de façon plus générale, des pratiques d'emploi du temps journalier, de distraction, de modes d'information qui ne sont plus celles de la société rurale d'antan. Elles répondent aux besoins de développement de la société [… la citadinisation posant] la question de la place des ruraux de souche dans la maîtrise de ce qu'ils considèrent toujours comme leur "territoire". »

Le revenu agricole reste fondamentalement incertain, mais il y a monétarisation croissante de l'agriculture, recours au crédit, ce qui bouleverse l'équilibre de la vie paysanne, fondée en grande partie jadis sur l'autoconsommation et la commercialisation des seuls excédents. Dans ce domaine le Crédit agricole va jouer un rôle essentiel, facilitant le développement de l'agriculture et… obligeant le paysan à

45 Paris, 1967, réédition, Actes Sud, 1984, 440 p.

46 Publiée dans *l'Annuaire statistique de la France*, 1959, pp. 354 & suiv.

47 Henri Guibourdenche, « La citadinisation de la campagne française », dans *Historiens & Géographes*, mai 2012, pp. 275-277.

vendre ses récoltes pour payer ses traites **48**. L'agriculteur entre donc de plain-pied dans le circuit des échanges monétaires, il entre aussi dans l'ère des revendications, des manifestations et du syndicalisme agricole de masse. Les premières manifestations importantes sont organisées à l'automne 1953. Un Comité d'Action, désigné par l'Assemblée des fédérations de syndicats d'exploitants agricoles de 18 départements du Centre et du Centre-Ouest, décide de barrer les routes le 12 octobre et d'arrêter toutes les transactions agricoles. La journée est un succès, mais étroit, car elle a concerné uniquement la question des prix, sans ouverture sur une conception d'ensemble des problèmes économiques et sociaux des campagnes. Le syndicalisme se transforme, mais incomplètement car la **FNSEA**, après l'intermède « socialiste » de Tanguy-Prigent, ministre de l'Agriculture après la Libération, est reprise en mains par les anciens de la Corporation paysanne de Vichy, en 1946 (*cf.* René Blondelle), grâce aux céréaliers et betteraviers du Bassin parisien. Le **mouvement syndical** n'est pris en mains par les jeunes agriculteurs, souvent formés par les mouvements catholiques, qu'en 1956, avec la fondation du Centre national des Jeunes agriculteurs (CNJA, voir plus haut), ce qui aboutira aux grandes manifestations bretonnes de 1961, culminant le 8 juin avec l'investissement de Morlaix et de sa sous-préfecture. Le syndicalisme traditionnel faisait du problème des prix son cheval de bataille, objectif convenant parfaitement aux gros exploitants et aux notables syndicaux, conservateurs, mais n'apportant pas grand-chose aux petits exploitants. Un nouveau syndicalisme, sans abandonner la revendication de la fixation par le gouvernement de prix garantis, considère qu'une politique plus vaste doit modifier les structures commerciales et foncières. Pour les premières, le producteur a besoin d'une régulation de l'instabilité des prix agricoles, que le système traditionnel était incapable d'assurer et il revendique, à long terme, une politique des excédents agricoles. Quant aux structures foncières, elles sont surtout le domaine des jeunes agriculteurs, moins attachés à la propriété qu'à l'efficacité de l'unité de production : ils protestent, entre autres, contre le « cumul » des surfaces exploitées et la spéculation et se heurtent donc aux notables ruraux traditionnels.

Le **nouveau syndicalisme agraire** remet en cause au fond la libre entreprise, témoignant d'un changement de mentalité, au moins en demandant la parité des conditions de vie avec les autres groupes sociaux : il est le fait désormais de véritables producteurs agricoles conscients de leurs droits économiques et politiques. Le bon vieux mythe de l' « unité paysanne » éclate donc, d'autant plus que face aux organisations traditionnelles de la coopération agricole, de la Mutualité et du Crédit agricoles, contre les conservatrices Chambres d'Agriculture, face à la FNSEA et aux

[48] Hubert Bonin, *Le Crédit agricole (1951-2001)*. Librairie Droz, 2020, 472 p.

syndicats professionnels spécialisés, s'est constituée peu à peu une organisation syndicale de jeunes agriculteurs, le Centre national des Jeunes Agriculteurs (CNJA), qui va profondément influencer le mouvement syndical et professionnel. Au départ c'est la JAC (voir plus haut) qui a joué le rôle de révélateur. Michel Debatisse (voir plus haut) en est le secrétaire général avant de fonder le CNJA (1956) et de devenir le secrétaire général d'une FNSEA passablement rénovée. Au fond, on assiste au troisième temps fort de la protestation agrarienne française, après la crise agricole des années 1890 et la Grande Dépression des années 1930. Comme les deux précédentes, la troisième flambée agrarienne exprime l'âpre mécontentement des campagnes. Ce n'est plus toutefois un mécontentement engendré par une crise et la misère, il surgit désormais dans une **conjoncture d'expansion et d'apparente prospérité**, celle des Trente Glorieuses. En effet, l'intégration même à l'économie de marché suscite pour le producteur de graves difficultés, car ses moyens financiers ne suffisent plus à l'ampleur des besoins. D'autre part, il prend conscience davantage qu'autrefois de sa situation désavantagée par rapport à celle des autres professions. Ainsi se développe dans une économie de croissance une **fièvre**, dont les deux régimes de la IVe et de la Ve République ne peuvent pas se désintéresser. Mais, nuance importante, on s'est demandé si les nouveaux dirigeants paysans de la fin des années 50 représentaient un **phénomène de génération spontanée ou bénéficiaient d'une sorte de rente de situation**. En fait certains d'entre eux sont des « héritiers », souvent descendants de grandes familles paysannes, qui dès la fin du XIXe siècle avaient investi les organisations agricoles à côté des « rentiers du sol », et d'autres, « boursiers », ont été formés par la JAC, dont le rôle dans la formation de militants a été souvent étudié **49**. Toutefois d'une part il y a des liens de parenté entre familles, bien étudiés pour le département de Meurthe-et-Moselle, comme dans le cas des Guillaume (François sera président du CNJA puis de la FNSEA), et d'autre part se manifeste une véritable ascension d'une sorte de « bourgeoisie de la terre ».

49 Pour l'Ouest, voir le colloque dirigé par B.Waché, *Militants catholiques de l'Ouest. De l'action religieuse aux nouveaux militantismes. XIXe-XXe siècles*, Presses universitaires de Rennes, 2004, 250 p., et lire le témoignage du Dauphinois Richard Didier, *Paysans pendant les Trente Glorieuses. Vécu et réflexions*, préface de Xavier Beulin, La Fontaine de Siloé, 2016, 340 p. Pour ce dernier la JAC a été une « deuxième famille ».

LES CONTRAIRES : ETUDES DE CAS

L'année 1946 voit l'envolée de l'exploitation d'Éphraïm Grenadou, alors âgé de 49 ans, devenu comme beaucoup de Beaucerons un véritable entrepreneur, particulièrement débrouillard dans son cas 50 : après le tracteur américain Fordson à roues métalliques, après le tracteur Lanz, vraisemblablement un légendaire Bulldog HR7-DB85 de 1936, fabriqué à Mannheim en Allemagne, robuste machine à roues à pneus à chambre à air, utilisée par nombre d'agriculteurs français jusqu'au milieu des années 1950, ce sont la coopérative (qui économise l'équivalent, approximativement, de 82 euros à l'heure), la batteuse, la fin des moutons, etc.

> « Mon Fordson était démodé, depuis le temps que je l'avais. La guerre finie, tout le monde voulait acheter des tracteurs. Il fallait obtenir des bons distribués par le génie rural. Les tracteurs neufs allaient chez les veuves de guerre ou chez les messieurs avec du piston. Je me suis fait inscrire. Ils devaient toujours m'en donner un, mais j'ai compris que je ferais mieux de me débrouiller seul. Je m'adresse à Versailles au garage qui s'occupait des tracteurs Lanz pour toute la France. Naturellement ils en avaient pas de neuf, mais le patron me dit :
>
> — Mon vieux, je t'en trouverai un d'occasion.
>
> Ça dure un mois, deux mois, six mois. J'ai été le voir plusieurs fois, il promettait toujours. [...]
>
> — J'ai toujours bien aimé les gars de la Beauce. J'ai ton affaire. J'ai un tracteur en vue qui est dans les Vosges. [...] J'ai attendu trois mois, quatre mois. Enfin, je reçois un avis de la gare de Bailleau-le-Pin. Voilà le tracteur sur un wagon. Eh bien tel qu'il me l'avait dépeint, il est arrivé. On l'a mis en marche. Tout de suite : "Teuf, teuf, teuf !"
>
> C'est plutôt de la bêtise d'acheter de la marchandise sans l'avoir vue, mais ce tracteur a tourné deux ans sans même une révision. Il est encore là, sous le hangar, un tracteur de 36 qui marche en 66 comme une horloge. Pour ça, les Boches, ils sont forts. [...]
>
> J'ai fait construire une maison neuve. [...] Il y a la salle à manger, le vestibule, une sorte de salon et en haut deux chambres à coucher et une salle de bain. [...] Comme aucun de mes gendres a eu l'occasion de reprendre la ferme, c'est un de mes commis qui habite la maison neuve. Je n'y mets pas les pieds une fois par an.
>
> Fin 45, j'ai été à Dreux chercher deux prisonniers allemands, un pour moi et un pour le charron. C'était des menuisiers. J'avais racheté un petit atelier de menuiserie à Luplanté et tous les jours mon Allemand allait travailler là-bas à vélo. C'est lui qui a fait toutes les fenêtres de la maison neuve. [...]
>
> Nous, les vieux, on s'est jamais occupé que les enfants se marient ensemble. Éliane et André [Richer], comme tous les jeunes, ils ont simplement décidé de se marier. On a fait la noce chez nous. C'était pas encore la mode des restaurants.

---

50 E.Grenadou & A.Prévost, *Grenadou, paysan français*, enregistrement de 1965-1966, Seuil, 1966, réédition, coll. « Points », 1978, 253 p., pp. 225-251.

J'ai loué un bal, un parquet et une tente qui tenait les deux tiers de la cour. J'ai vu un cuisinier. On a tué un mouton, on a tué un cochon ; le cuisinier est venu la veille et a travaillé toute la nuit. […] On était cinquante à manger. […]

Je cultivais plus d'une centaine d'hectares, je récoltais mille quintaux de blé, autant d'orge ; après la guerre ma batteuse s'est trouvée petite pour mon exploitation, j'étais trop longtemps à battre. Sauf Richer, mes copains n'avaient pas de batteuse. Ils s'adressaient aux entrepreneurs qui étaient chers. Cette histoire de battage était devenue un drôle de poids à la culture.

Avec Chaboche, on a décidé en 46 de monter une coopérative. D'abord on a cherché des gars capables d'être coopérateurs, les plus larges d'idées. On a trouvé […]. À nous tous, on faisait mille hectares. Restait à trouver une batteuse. Le génie rural ne nous a pas fait trop attendre. Faut dire qu'on connaissait un Parisien qui avait fait la résistance avec un communiste, Marcel Paul, le ministre de l'Industrie. On a été au ministère du bazar ; Marcel Paul n'était pas là mais ses commis nous ont bien reçus. […] J'étais le président et je tenais les comptes. Avec cette coopérative, on économisait mille francs à l'heure par rapport aux entrepreneurs. […] La batteuse allait de ferme en ferme, trois jours dans l'une, quatre dans l'autre selon les besoins des propriétaires. […] Les gars de batterie étaient des interdits de séjour, des condamnés, des clochards. […] C'était tous des repris de justice et ils travaillaient bien. […]

Pour en revenir à notre coopérative, si tous les participants avaient eu l'esprit plus coopérateur, on aurait encore gagné davantage. N'empêche qu'on avait débuté en s'achetant une batteuse à dix et qu'au bout de dix ans, on avait gagné chacun notre moissonneuse-batteuse. J'ai acheté une Massey-Harris.

Tout de suite après la guerre, mon berger était mort. Je n'ai trouvé personne pour le remplacer et j'ai vendu presque tous mes moutons. Mais on trouvait des gars qui faisaient un peu le vacher et j'ai eu un troupeau de vaches. […] Chaboche avait commencé à élever des veaux, au lieu de traire ses vaches. J'ai copié son système. […] J'ai remplacé mes normandes par des vaches noires, des hollandaises ; elles élevaient trois veaux au lieu de deux. Pour avoir des veaux plus en viande, j'ai acheté un taureau blanc. […]

Aussitôt qu'on a pu racheter des cartouches et des fusils, le monde est allé à la chasse. Tout de suite après la guerre il y a eu beaucoup de gibier. […] On a fait une société de chasse avec l'autre commune de Boisvillette. On réunissait bien deux mille hectares. Ils m'ont nommé président. J'ai été dans les communes qui avaient des sociétés et j'ai copié sur leurs statuts pour qu'on soit en règle. On a décidé d'avoir une réserve de cinq cents hectares. […]

Durant la guerre, comme il n'y avait pas d'huile, le gouvernement nous a imposé de faire du colza. C'est resté dans les mœurs et on en fait de plus en plus ; mais on a été envahis par toutes sortes d'insectes […]. Le maïs est venu remplacer le colza. En 46, les Américains nous avaient envoyé de la semence pour rien. […] Depuis, il y a eu des semoirs, des corn-pickers et surtout des produits qui font

crever toutes les herbes excepté le maïs ; plus besoin de biner. Après le blé et l'orge, le maïs est devenu maintenant la plus grosse culture en Beauce.

En 50, j'ai acheté un deuxième Lanz. [...] J'ai vendu les derniers [chevaux] en 59. En 57, Paul Richer a fait le remembrement. Il était déjà maire de Saint-Loup depuis huit ans. Le remembrement, c'est encore la fin des haricots. Dans l'ensemble, tout le monde en était partisan, mais on était pas mûrs pour le faire. On voulait bien remembrer les champs des autres à condition de garder les siens. Disons que Saint-Loup est mal remembré, mais que c'est quand même incroyable le bien que ça nous a fait. La commune comptait peut-être trois mille champs pour mille hectares. [...] Avec les tracteurs, comment cultiver ça ? Sitôt entré dans un champ, il faut sortir. Avec le remembrement, le commune doit compter trois cents champs. Vous voyez l'avantage ; c'est une belle satisfaction.

[...] Avec le remembrement et la mécanisation, je diminue le nombre de compagnons et je remplace leurs tracteurs de trente chevaux par des tracteurs de soixante. Ce qu'il faut, c'est des outils. C'est moins l'homme qui fait le boulot que la mécanique.

J'ai une moissonneuse-batteuse, un corn-picker, une presse, six tracteurs dont un à chenilles. Pour mener tout ça, j'ai deux commis : Marius, mon beau-frère, et Jojo. Moi, je sers à payer. [...] »

La même Beauce (les deux villages sont voisins) est évoquée dans *La Beauce des années cinquante*, un recueil de très belles photos prises au Rolleiflex 51, avec l'omniprésence du blé, du cheval, du mouton et du porc, mais l'accent est mis sur la circulation automobile (qui écrase les poules et parfois renverse les « vieilles gens »), les avions de la base aérienne de Chartres, ville de plus en plus proche…

Située en pays bigouden, c'est-à-dire au sud-ouest de l'extrémité de la péninsule bretonne, le gros bourg de Plozévet fait l'objet au début des années 1960 d'une vaste recherche interdisciplinaire 52, mobilisant à partir de 1961 sociologues, ethnologues, historiens, géographes, économistes et biologistes, mais sans ruralistes. Cette recherche est organisée par le Comité d'Analyse démographique, économique et sociale (CADES) de la Délégation générale à la Recherche scientifique et technique (DGRST) et coordonnée par Robert Gessain (1907-1986). Eu égard à la lenteur des transformations constatées on peut considérer qu'est valable pour la fin des années 50 le tableau livré par la synthèse d'André Burguière 53 et le célèbre livre d'Edgar Morin,

51 Massin, *La Beauce des années cinquante*, Éditions Jacques Marseille, 2003, 127 p.

52 André Burguière parlera même, de façon nuancée, de « mystique de l'interdisciplinarité » dans un article des *Cahiers du Centre de Recherches historiques* d'octobre 2005, pp. 231-263. « Plozévet » forme le cœur du gros volume collectif, *En France rurale. Les enquêtes interdisciplinaires depuis les années 1960*, Presses universitaires de Rennes, 2010, 395 p. Quelques pages bien vues dans Philip Nord, *Le New Deal français*, Princeton University Press, 2010, trad. fr., Perrin, 2016, 453 p., pp. 195 et suiv.

53 André Burguière, *Bretons de Plozévet*, Flammarion, 1975, réédition, coll. « Champs », 1978, 395 p.

Commune en France : la métamorphose de Plodémet **54**. Plozévet est « un autre monde », « dépecé » par les sociologues, cinématographié par les ethnologues, avec un monument aux morts très original, le bourg et un habitat dispersé typiquement breton, les primeurs, une paysannerie encore très nombreuse et liée à la mer par le ramassage du goémon jusqu'en 1955, **l'esprit de *plou***, l'endogamie, les costumes traditionnels, la pompe à essence, les vieux et le dimanche, des jeunes filles qui n'oseront le pantalon qu'à l'occasion du rigoureux hiver 1962-1963. La langue bretonne est employée, au moins chez les vieux, le clivage entre « rouges » et « blancs » s'observe, le catholicisme et le « recteur » s'imposent, une maison du XVIIIe siècle est sacrifiée pour ménager un parking, le premier chauffe-eau est installé seulement en 1952 (**55**), et on retrouve tous les caractères généraux notés plus haut pour l'ensemble des régions rurales traditionnelles, des caractères qui se banaliseront dans les années 60, avec l'assaut des mutations et des différenciations entre générations en pays breton.

Tout autre est le cas de Jean-Baptiste Doumeng (1919-1987) qui allie, avec beaucoup d'ostentation, le capitalisme agraire et l'engagement communiste **56**. Il naît dans une famille de petits paysans du Sud-Ouest, quitta l'école à 14 ans et devient berger, puis ouvrier, puis maçon. Sa rencontre avec un militant communiste le fait s'engager dans les combats du Front populaire, mais il s'installe à 19 ans dans la vie comme maquignon, achetant et revendant, avec des profits substantiels, bovins et chevaux entre l'Algérie et la France. La maladie (une pleurésie) lui évite la mobilisation de 1939, cependant il rejoint **la Résistance et à la Libération** participe à la mise en place des Comités de Défense et d'Action paysannes du PCF. Sur la recommandation de Waldeck Rochet, responsable de la section agraire du Comité central du parti, il devient secrétaire départemental de la CGA (voir plus haut), puis très vite trésorier national adjoint (1946-1948). Mais la Guerre froide est là qui écarte les communistes des postes importants ; **Doumeng se tourne vers les « affaires », plutôt en relation avec les pays de l'Est, ainsi l'importation de tracteurs tchécoslovaques (dès 1946), troqués contre des denrées alimentaires**. Il noue aussi des liens assez obscurs avec la Banque commerciale

54 Fayard, 1967, 288 p., réédition, 1984 avec nom de Plozévet, 406 p., 2013, 500 p. On sait que le célébrissime livre de P.-J.Hélias, *Le Cheval d'Orgueil. Mémoires d'un Breton du pays bigouden*, Plon, 1975, plusieurs rééditions, concerne aussi le pays bigouden mais des périodes et générations antérieures à la Seconde Guerre mondiale.

55 Le premier chauffage central, dans un des cafés, ne le suivra qu'en 1965-1966 !

56 Jacques Lamalle, *Jean-Baptiste Doumeng. Le milliardaire rouge*, JC Lattès, 1980, 231 p. ; Jean-Baptiste Doumeng, *Jean-Baptiste Doumeng. Du surf sur des millions de dollars*, Éditions Carrère, 1984, 250 p. ; Roland Passevant & Jean-Baptiste Doumeng, *Jean-Baptiste Doumeng. Du surf sur des millions de dollars*, Éditions Carrère, 1984, 250 p. ; René Mauriès, *Jean-Baptiste Doumeng, le grand absent*, Éditions Milan, 1992, 210 p. ; notice par Jean Vigreux dans J.-C.Daumas dir., *Dictionnaire historique des patrons français*, Flammarion, 2010, 1 614 p., pp. 249-251.

d'Europe du Nord **57**, dont le capital est entièrement possédé par la Banque d'État soviétique. Mais il **achète également des exploitations agricoles de forte taille, il fonde l'Union des coopératives agricoles du Sud-Ouest (UCASO)**, se fait élire secrétaire de la Fédération départementale des Syndicats d'Exploitants agricoles (FDSEA) de Haute-Garonne (1946), dont il sera le truculent président après 1972, et de plus au conseil d'administration du Comptoir national d'Escompte de Paris (CNEP). En 1949, acte décisif, il fonde une société spécialisée dans le commerce agro-alimentaire international, **Interagra**, dont les activités, tout à fait typiques d'un très réel commerce est-ouest en pleine Guerre froide, vont peu à peu concerner tous les produits agricoles et même davantage puisque qu'elle va jouer un rôle aussi important qu'officieux dans les très bons rapports que de Gaulle entend nouer avec l'URSS. Parallèlement, et vraisemblablement, **Interagra permet à l'URSS de financer le PCF**. Localement Doumeng, « **le milliardaire rouge** », devient maire de Noé (Haute-Garonne, 1959), s'attachant à conserver l'emploi agricole et à célébrer par un monument la mémoire des déportés partis du camp de Noé pendant la Seconde Guerre mondiale.

57 Elle avait été fondée à Paris en 1921, sous le nom de « … pour l'Europe du Nord », par de riches émigrés russes ; en 1925 l'URSS avait racheté l'établissement, dont les opérations restèrent modestes jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale ; elles se développent dans les années 50, en ne faisant que du financement international.

Conclusion

Le choc culturel qu'a été l'affaire Dominici est entretenu par un deuxième assassinat. **En août 1955, une institutrice anglaise de 29 ans, Janet Marshall, partie de la ville anglaise des Drummond pour visiter la France à bicyclette, descendue dans le Midi puis remontée dans la Somme y est sauvagement assassinée**. Pendant six mois l'enquête piétine et les deux presses, française et britannique, **rappellent à longueur de colonnes l'affaire Dominici**. Le portrait-robot, une nouveauté, permet de retrouver le coupable début 1956.

La ruralité des Dominici et de leur ferme n'est en rien classique, ai-je démontré. Mais cette ruralité a entièrement disparu, comme d'ailleurs toute la ruralité des années 50. Cependant, l'affaire demeure dans les mémoires, en tout cas dans la **mémoire** locale, il n'y a pas eu de « marche blanche » dans les années 50, mais de nos jours, à la borne kilométrique 32, près du pont par lequel Elizabeth a tenté de s'enfuir, est toujours fleuri un mémorial. Subsiste donc **la tragique trace collective dans nos mentalités du meurtre d'enfant**…

Bibliographie

Cette bibliographie sera dans mon « **texte long** », à me demander (Domilejeun@aol.com). La **bibliographie** sur l'affaire Dominici est immense. Parmi les ouvrages les plus intéressants, dans un ordre de solidité décroissante :

Éric Guerrier, *L'affaire Dominici. Expertise du triple crime de Lurs*, Cheminements, 2007, 732 p.

Jean Giono, *Notes sur l'affaire Dominici*, Gallimard, 1955, 153 p. Réédition en 1995, avec de copieuses notes, dans l'édition La Pléiade des œuvres complètes de Giono.

Jean-Charles Deniau & Madeleine Sultan, *Dominici, c'était une affaire de famille !,* Montréal, L'Archipel, 2004, 307 p.

Jacques Arrigoni, *Affaire Dominici, enquête sur l'histoire*, Toulette, Toustemslibre, 2008, 301 p.

J.Favard, *Quelques affaires retentissantes. Seznec, Dominici, Dils, Raddad. Les révisions en question*, Riveneuve, 2011, 313 p.

Claude Mossé, *Dominici innocent !*, Paris, 1993, réédition, Éditions du Rocher, 2003, 272 p. Est, étonnamment, très peu fiable.

Filmographie (elle sera dans mon « **texte long** », à me demander, Domilejeun@aol.com) :

Claude Bernard-Aubert, *L'Affaire Dominici,* Gaston : Jean Gabin ; Gustave : Victor Lanoux (c'est son premier grand rôle) ; le commissaire : Paul Crauchet ; Zézé : Gérard Depardieu ; Paul Maillet : Jacques Rispal.

Un téléfilm, beaucoup moins sérieux, a été réalisé en 2003 par Pierre Bouton (même titre) : Gaston : Michel Serrault ; le commissaire : Michel Blanc.

Et je signale **la réédition récente de mon livre** :

***Années 50. France Janus, en Noir & Blanc ou en Couleurs ?*, ouvrage de 1 140 pages, sur HAL-SHS (CNRS) :** https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01504693